

Chapitre 4

A travers la forêt

Au bout de quelques heures, la marche se fit plus difficile ; à cet endroit, la route devenait inégale et l'Épouvantail trébuchait à chaque pas ; en effet, les briques jaunes, tantôt cassées, tantôt manquantes, avaient laissé des trous ; Toto les franchissait d'un bond ; Dorothee, elle, les contournait. Mais l'Épouvantail, qui n'avait pas de

cervelle, marchait droit devant lui, se prenait les pieds dans les trous et tombait de tout son long sur les pavés durs. Il ne se faisait jamais mal, cependant ; Dorothée n'arrêtait pas de le ramasser et de le remettre sur ses pieds et, à chaque fois, il repartait en riant joyeusement de son infortune. A présent, les fermes n'étaient plus aussi bien tenues. Les maisons et les arbres fruitiers se faisaient rares et plus ils avançaient,

plus cette contrée devenait lugubre et déserte.

A midi, ils s'assirent au bord de la route près d'un petit ruisseau ;

Dorothée ouvrit son panier et en sortit un peu de pain. Elle en offrit un morceau à l'Épouvantail, mais il le refusa.

– Je n'ai jamais faim, dit-il ;

heureusement pour moi, car ma

bouche est seulement peinte, et si j'y

perçais un trou pour manger, la paille

dont je suis bourré s'en échapperait,
ce qui gâterait la forme de ma tête.

Dorothée vit tout de suite que c'était
vrai ; elle se contenta donc
d'acquiescer d'un signe de tête et
continua à manger son pain.

– Parlez-moi de vous et du pays
d'où vous venez, dit l'Épouvantail,
quand elle eut fini son repas.

Elle lui décrivit donc le Kansas,
comment tout était gris là-bas et
comment le cyclone l'avait amenée

jusqu'à cet étrange pays d'Oz.

L'Épouvantail lui prêtait une oreille

attentive et dit :

– Je n'arrive pas à comprendre

pourquoi vous désirez quitter ce beau

pays, pour retourner dans cet endroit

sec et gris que vous appelez le

Kansas.

– C'est parce que vous n'avez pas

de cervelle, répondit la fillette. Peu

importe si, chez nous, c'est gris et

lugubre, nous qui sommes faits de

chair et de sang préférons ce séjour
à toute autre contrée, fût-elle la plus
belle. Il n'y a rien de tel que son
pays. L'Épouvantail soupira.

– Bien sûr, je ne peux pas
comprendre cela, dit-il. Si vos têtes
étaient bourrées de paille, comme la
mienne, sans doute préféreriez-vous
vivre dans de beaux endroits et alors
le Kansas serait complètement
dépeuplé. C'est heureux pour le
Kansas que vous ayez de la cervelle.

– Vous me racontez une histoire,
pendant qu'on se repose un peu ?

demanda l'enfant. L'Épouvantail lui
lança un regard plein de reproche et
répondit :

– Ma vie a été si courte que je ne
sais vraiment rien. J'ai été fabriqué
pas plus tard qu'avant-hier. J'ignore
totalement ce qui est arrivé dans le
monde avant moi. Par chance, quand
le fermier a fabriqué ma tête, il a
commencé par peindre mes oreilles et

j'ai pu suivre ce qui se passait. Il y avait avec lui un autre Muntchkin et la première chose que j'aie entendue, ce fut le fermier qui lui disait :

– Que penses-tu de ces oreilles ?

– Elles ne sont pas droites, répondit l'autre.

– Aucune importance, dit le fermier, ce sont quand même des oreilles (ce qui, dans un sens, était vrai).

Maintenant, je vais lui dessiner les yeux. Il peignit alors mon œil droit

et, dès qu'il eut fini, je me retrouvai en train de le regarder, lui et tout ce qui m'entourait, avec curiosité, car c'était mon premier coup d'œil sur le monde.

– Cet œil est assez réussi, fit remarquer le Muntchkin en regardant peindre le fermier ; le bleu est juste la couleur qu'il faut pour les yeux.

– J'ai envie de faire le gauche un peu plus grand, dit l'autre.

Et quand le deuxième œil fut terminé,

j'y voyais beaucoup mieux. Puis il me
dessina le nez et la bouche, mais je
ne dis rien car je ne savais pas
encore à quoi servait une bouche.

Cela m'amusait de les regarder
façonner mon corps, mes bras et mes
jambes ; quand enfin ils attachèrent
ma tête, je me sentis très fier, car
je croyais alors être un homme tout
aussi convenable que les autres.

– Ce gaillard aura vite fait d'effrayer
les corbeaux, dit le fermier ; on

jurerait un homme.

– Mais c'est un homme, dit l'autre.

J'étais tout à fait d'accord avec lui.

Le fermier m'emporta sous son bras

jusqu'au champ de blé et m'installa

sur un grand pieu, à l'endroit où

vous m'avez trouvé.

Il s'en alla aussitôt après avec son

ami, me laissant seul. Je n'aimais

pas être abandonné de la sorte ;

j'essayai donc de leur courir après,

malheureusement, mes pieds ne

touchaient pas le sol et je fus obligé
de rester tout seul sur mon pieu.

C'était un bien triste sort, car je ne
pouvais penser à rien, puisque je
venais tout justement d'être fait.

Corbeaux et oiseaux venaient en
bandes dans le champ de blé, mais
s'enfuyaient à ma vue en me prenant
pour un Muntchkin ; cela me faisait
plaisir, j'avais l'impression d'être
quelqu'un d'important. A plusieurs
reprises, un vieux corbeau passa près

de moi ; m'ayant examiné sur toutes
les coutures, il finit par se percher
sur mon épaule en me disant : « Si
ce fermier croit me tromper, il s'y
prend comme un balai. N'importe quel
corbeau de bon sens verrait bien que
tu n'es qu'un mannequin bourré de
paille. » Puis il sauta à mes pieds
et picora tout son soûl. Voyant que
je ne lui faisais aucun mal, les
autres oiseaux vinrent à leur tour se
gorger de blé, si bien qu'en peu de

temps, je fus entouré de leurs nuées.

J'en fus attristé ; somme toute, je ne

faisais pas un si bon Épouvantail ;

mais le vieux corbeau me consola :

« Si seulement tu avais un peu de

cervelle dans la tête, tu vaudrais bien

les autres hommes, et peut-être mieux

que certains d'entre eux. La cervelle

est le seul bien digne de ce nom, en

ce monde, que l'on soit homme ou

corbeau. »

Puis les corbeaux s'envolèrent ; je

réfléchis alors à la question, et
résolus de me procurer de la cervelle
par tous les moyens. Par bonheur,
vous êtes passée par là et m'avez
arraché à mon pieu : or, d'après ce
que vous dites, Oz le Grand me
donnera certainement de la cervelle
dès notre arrivée à la Cité
d'Émeraude.

– Je le souhaite, dit Dorothée, très
sérieusement, vous semblez en mourir

d'envie.

– A qui le dites-vous ! répliqua

l'Épouvantail. C'est tellement

désagréable de savoir qu'on est un

sot.

– Eh bien, dit la fillette, partons.

Et elle tendit le panier à

l'Épouvantail. Il n'y avait plus de

barrières au bord de la route à

présent, et le pays était rude et

inculte. En fin d'après-midi, ils

atteignirent une grande forêt, les

arbres en étaient si gros et si
rapprochés qu'ils formaient une voûte
au-dessus de la route de briques
jaunes. Il faisait très sombre, car les
branches empêchaient le jour de
percer ; mais nos voyageurs
persévérèrent et s'enfoncèrent dans la
forêt.

– Si cette route y entre, elle doit
aussi en sortir, dit l'Épouvantail, et
comme la Cité d'Émeraude se trouve
à l'autre extrémité, nous devons la

suivre jusqu'au bout.

– N'importe qui pourrait en dire
autant, dit Dorothée.

– Certes, et c'est pourquoi je le dis,
répliqua l'Épouvantail. S'il avait fallu
de la cervelle pour trouver ça, je ne
l'aurais jamais dit.

Au bout d'une heure environ, la
lumière fit place à la nuit et ils se
retrouvèrent trébuchant dans
l'obscurité. Si Dorothée n'y voyait rien
du tout, ce n'était pas le cas de

Toto - certains chiens y voient très

bien dans le noir - ni de

l'Épouvantail qui affirmait y voir

comme en plein jour. Elle lui prit

donc le bras et put ainsi poursuivre

sa route sans encombre.

– Si vous apercevez une maison ou

un quelconque endroit où nous

pourrions passer la nuit, dit-elle,

dites-le moi ; car ce n'est pas

commode du tout de marcher dans le

noir. L'Épouvantail ne tarda pas à

s'arrêter.

– J'aperçois une petite chaumière sur
notre droite, dit-il, faite de rondins et
de branches. On y va ?

– Oh oui ! répondit l'enfant. Je n'en
peux plus. L'Épouvantail lui fraya

donc un chemin à travers les arbres
jusqu'à la chaumière ; en entrant,

Dorothée remarqua un lit de feuilles

séchées dans un coin. Elle s'allongea

aussitôt et, avec Toto à ses côtés,

sombra dans un profond sommeil.

Quant à l'Épouvantail, insensible à la
fatigue, il resta debout dans l'autre
coin et attendit patiemment jusqu'au
matin.